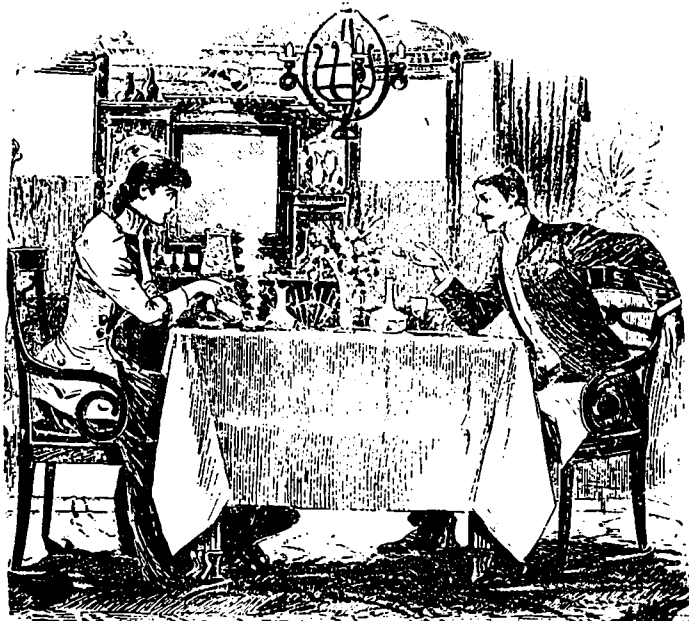


RIEN DE CHANGÉ



Madame Gai.—Tu as bien changé depuis notre mariage. Avant, tu ne me laissais jamais avant minuit ; maintenant, tu n'arrives jamais avant minuit.

Monsieur Gai.—Tu vois, j'ai toujours conservé les mêmes heures. Mais avant, c'est maman qui me faisait le branlebas de minuit.

LES DERNIERS PEAUX-ROUGES

L'extermination méthodique des Indiens à laquelle procèdent les Etats-Unis, et dont le drame terrible semble aujourd'hui toucher à son dernier acte, n'a pas laissé les poètes insensibles. L'un des plus grands poètes de l'Autriche-Hongrie, Nicolas Lenau, s'en est inspiré dans deux très belles pièces. Indépendamment de leur mérite littéraire, les vers de Lenau offrent en ce moment cet intérêt d'avoir été composés en face même des mesures cruelles dont déjà les Indiens étaient l'objet, à la vue de ces peuplades obligées de s'expatrier, et d'aller se parquer, pour ainsi dire, dans les régions bien limitées que la race anglo-saxonne voulait bien leur abandonner encore. C'est en 1832 que Lenau, alors âgé de trente ans, et qui, comme Chateaubriand, un demi-siècle plus tôt, allait, lui aussi, en Amérique, pour y chercher "des couleurs," fut témoin de ces scènes douloureuses. Les choses étaient bien changées depuis que l'auteur d'*Atala* avait été l'hôte des Natchez et avait décrit les forêts séculaires des bords du Meschacébé. Réduites à l'état de races fugitives, pourchassées, opprimées par l'avidité des Anglo-Américains, les Indiens présentaient le spectacle le plus lamentable. Leurs malheurs devaient toucher d'autant plus le cœur du poète qu'il y découvrait un reste de noblesse originaire, qui manquait absolument à leur oppresseurs, les descendants vulgaires, mais toujours féroce-ment égoïstes des anciens puritains. Voici le portrait que Lenau traçait de ceux-ci dans une lettre : "Il faudrait une voix plus forte que le tonnerre du Niagara pour faire entendre à ces gredins-là qu'il y a des dieux supérieurs à ceux dont on frappe l'effigie à la monnaie. Il suffit de voir ces gaillards-là au restaurant, pour les exécuter à jamais. Une longue table, bordée de chaque côté d'une fille de cinquante chaises ; des plats, surtout des plats de viande, couvrent la table. La cloche sonne ; aussitôt cent Américains se ruent dans la salle ; personne ne salue le voisin ; personne ne dit mot ; chacun se précipite sur son écuelle, en dévore le contenu, sort de table, jette la chaise dans un coin et court gagner des dollars."... "C'est un spectacle navrant que celui de ces hommes desséchés jusqu'à la moelle au milieu de leurs forêts calcinées."

Bien autrement, le frappèrent les Indiens. Voici les deux pièces de vers qu'il leur a consacrées. C'est la première fois qu'elles sont traduites en français.

CORTÈGE D'INDIENS QUITTANT LEUR PATRIE

Des lamentations retentissent sur les bords de la Susquehanna ; le voyageur se sent percé jusqu'au fond du cœur.—Quels sont ceux qui gé-

missent émus d'une telle douleur ?—Ce sont des Indiens, qui abandonnent leur terre natale.

Cependant tout à coup ces cris perçants se sont arrêtés.— Leur chef s'est approché d'un pas rude et précipité.—C'est un vieillard aux regards sombres, aux boucles de cheveux blancs.—Sa voix se fait ainsi entendre au milieu des siens :

"Toujours plus loin ils nous poussent, ainsi qu'ils feraient leurs troupeaux ;—plus loin, plus loin encore, ils nous chassent, ces blancs maudits,—qui sont venus, à la terre maternelle—et à nos antiques dieux nous arracher.

"Pour moi c'est clair, je le vois à la lumière de la flamme—qui me brûle le cœur de ses griffes dévorantes ;—c'est avec cet arbre de la croix, qu'ils nous présente comme notre salut,—qu'ils veulent briser en nous l'esprit de la vengeance.

"Cette forêt où nous avons goûté le sommeil de l'enfance,—nous la quittons, elle qui nous donnait son gibier ;—où dans nos amours, nos bras ont serré une épouse chérie ;—la forêt où nous avons enseveli nos morts.

"Approchez-vous des tombeaux de vos ancêtres,—glissez-vous doucement auprès de ces monticules serrés—pour ne pas éveiller les morts, et leur rappeler—que nous nous sommes éloignés de leur foi.

"La honte viendra, un peu plus tôt ou un peu plus tard,—lorsque la charrue envieuse fouillera dans leurs tombeaux,—lorsque les cendres sacrées de nos pères—serviront d'engrais aux semences de l'ennemi exécuté !"

Et pendant qu'ils célèbrent la mémoire des morts,—le soleil vers l'ouest est sur son déclin,—il illumine de ses rayons les tombes qu'ils couvrent—de leurs larmes et des verts rameaux du pin.

Tout à coup leurs lamentations éclatent de nouveau ;—plus haut, plus haut encore elle résonne dans l'air ;—un immense débordement de douleur retentit—en clameurs sauvages autour des tombes muettes.

Puis les bannis se mettent en route pour l'exil se retournant souvent pour saluer encore de leurs sombres regrets—les chères collines où sont ceux qui sont restés.—Ils sèment leur route de leurs malédictions et de leurs larmes.

Ces arbres auprès desquels ils passent dans leur exil,—plusieurs tombent à leur pied en les embrassant.—Comme un dernier adieu à ces espaces de la forêt chérie, ils font encore une fois retentir leurs carabines.

La voix des fusils, le cri des poitrines désespérées—s'est perdu peu à peu dans un dernier écho au pied des tombes où le souffle plaintif des âmes mortes

s'entend seul dans l'ombre calme et profonde du crépuscule.

LES TROIS INDIENS.

Au ciel la tempête est dans toute sa furie,—elle renverse brisés en éclats les chênes géants,—elle retentit plus haut que la voix du Niagara,—et de ses verges flamboyantes d'éclairs—elle fouette les flots écumeux plus vite—qu'ils ne précipitent leur rage déchaînée.

Trois Indiens sont debout sur le rivage retentissant,—ils écoutent le bruit farouche des lames incendiées,—et les gémissements de mort de la forêt inquiète ;—l'un est un vieillard, à la chevelure grisonnante,—de sa taille droite dominant les années ;—les deux autres sont ses robustes fils.

Maintenant le vieillard contemple ses enfants ;—et son regard se couvre de ténèbres plus sombres—que les nuées qui noircissent le ciel ;—ses yeux lancent des éclairs plus furieux—que ceux de la tempête à travers les nuages déchirés ; et le cœur plein de révolte, il parle ainsi :

"Malédiction sur les hommes blancs, jusqu'à leur dernière postérité !—Soit maudit chaque flot qui a apporté ces mendiants, qui autrefois se glissèrent en rampant sur nos rivages,—Maudit chacun de ces récifs qui ne les a pas rejetés broyés sur le sol.

"Chaque jour depuis, sur la mer, dans une hâte effrénée—volent leurs navires, ainsi que des flèches empoisonnées ;—avec eux la corruption aborde à nos rivages ;—cette engeance de brigands ne nous a rien laissé—sinon dans le cœur l'amertume d'une haine mortelle.—Venez, enfants, venez : il nous faut mourir !"

Ainsi a parlé le vieillard, et ils coupent le lien—qui retient leur pirogue aux prairies du rivage.—Puis ils gagnent à grand-peine le milieu du fleuve ;—alors, rejetant loin d'eux leurs rames, le père, le fils et le frère, les bras enlacés l'un à l'autre—commencent à entonner leur chant de mort.

Sans interruption, retentissent les éclats du tonnerre,—les éclairs se croisent autour de cette barque de la mort,—les mouettes, que la tempête enivre de joie, l'entourent comme dans un vertige,—mais ces trois hommes s'avancent dans leur inébranlable résolution,—ils chantent toujours, emportés vers l'abîme jusqu'à ce qu'ils disparaissent précipités dans la cataracte.

Au Groënland il y a des vallées qui sont recouvertes de glace d'une épaisseur variant de 5 à 6,000 pieds.

RIRE DE FAMILLE



Snooks.—Savez-vous que votre sœur vous ressemble beaucoup ?

Baggs.—Non, vraiment.

Snooks.—Beaucoup de vos traits me rappellent les siens.

Baggs.—Peut-être ! Je sais que c'est le même sourire.